

Michela Villani, Francesca Pogia Mileti, Laura Mellini, Brikela Sulstarova et Pascal Singy

Les émotions au travail (scientifique) : enjeux éthiques et stratégies méthodologiques d'une enquête en terrain intime

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Michela Villani, Francesca Pogia Mileti, Laura Mellini, Brikela Sulstarova et Pascal Singy, « Les émotions au travail (scientifique) : enjeux éthiques et stratégies méthodologiques d'une enquête en terrain intime », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 12 | Automne 2014, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 04 février 2015. URL : <http://gss.revues.org/3333> ; DOI : 10.4000/gss.3333

Éditeur : IRIS-EHESS

<http://gss.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://gss.revues.org/3333>

Document généré automatiquement le 04 février 2015.

© Tous droits réservés

Michela Villani, Francesca Poglià Mileti, Laura Mellini, Brikela Sulstarova et Pascal Singy

Les émotions au travail (scientifique) : enjeux éthiques et stratégies méthodologiques d'une enquête en terrain intime

Faire avec les émotions

- 1 Assise sur un canapé en cuir noir, j'écoute Justine, 32 ans, originaire du Togo, sans emploi et à l'aide sociale, mère de 4 enfants et séropositive depuis 2009. Il fait beau dehors, mais le timide soleil de mars perce à peine les rideaux que Justine a soigneusement fermés avant de commencer l'entretien, peut-être pour protéger cette rencontre des regards indiscrets. Il est onze heures trente-cinq et Justine ira bientôt chercher sa fille à l'école. Nous arrivons à la fin d'un long entretien, commencé ce matin à neuf heures et demie. Je pose ma dernière question.

« Enquêtrice : Qu'est-ce que ça vous a fait de parler de tout ça aujourd'hui ?

Justine : Ah ! Ça m'a fait plaisir. Et puis, ça m'a soulagée de parler avec quelqu'un que je sais que... j'ai confiance de toi. Ça m'a fait rappeler des moments difficiles et des bons moments aussi, mais au moins j'ai fait sortir à quelqu'un que je peux... je peux mettre la confiance. Supposons que c'est ma tante devant moi, tout ce que j'ai dit je ne peux pas le dire. Même si c'est ma mère, je ne peux pas ! Mais je sais que vous êtes déjà dans le milieu et que vous connaissez tout et que c'est votre travail... déjà j'ai confiance. Les moments difficiles dont je me suis souvenue, je me suis sentie mal, après ça m'a soulagée. C'est bien... C'est quelque chose qui va encore m'aider après, de me sentir bien dans ma vie, de ne pas trop me garer dans un coin, ou me dire « tu es exclue de la vie »... Ça me donne encore le courage, et ça me donne encore la force de supporter et d'avancer. Voilà ! Quand je parle ça me fait... Ça me soulage, ça me donne la joie, ça me donne le courage encore de vivre. » (MV, entretien avec Justine, 22.03.2013)¹

- 2 Lorsque nous sommes confrontés à des déclarations comme celles exprimées par Justine dans le cadre d'une enquête, il n'est pas possible de ne pas s'interroger sur notre place dans la recherche et, de manière plus générale, dans la vie des personnes qu'on y implique. Cet article propose de questionner la place du chercheur et de la chercheuse sur le terrain d'enquête. Plus précisément, il s'intéresse à la mobilisation des émotions dans l'activité de recherche, à la fois par les investigateurs et investigatrices et par les personnes interviewées. Que faire des émotions mobilisées au travail ? Quelles sont ces émotions et comment se déploient-elles dans l'espace de l'enquête ? Peut-on dire que les *sujets connaissants* sont des *sujets émotionnels* et *vice-versa* ? Quel type de relation peut-on établir par les diverses émotions en jeu ? Quel statut et quelle place occupent-elles dans la production des résultats ?
- 3 Face à des situations parfois inhumaines, socialement marginales, parsemées de violence et de souffrance, l'enquêtrice ne peut pas rester indifférente ni détachée de l'interviewée, avec qui s'instaure un lien inscrit dans une approche empathique. Le respect de la « neutralité axiologique » de Weber se montre, une fois de plus, inadéquate et anachronique. En effet, si la « bonne distance » entre enquêt-eur-riche et enquêté-e est une question ancienne, nous proposons de l'interroger ici à la lumière des contraintes sociales imposées par les « règles des sentiments » (Hochschild, 1983). Or, si certains métiers permettent de développer des « compétences » spécifiques dans la gestion des émotions, comme le montre l'analyse de Julien Bernard (2007) sur les pompes funèbres, pour le chercheur et la chercheuse cette compétence est souvent improvisée. Dans le terrain où la souffrance est exposée, l'empathie vis-à-vis des enquêt-e-s est attendue, voire demandée. Le métier de sociologue (ou d'anthropologue) se trouve tiraillé entre, d'une part, une posture attendue d'ouverture pour recevoir ce que les enquêt-e-s viennent apporter et, d'autre part, une posture scientifique censée produire un travail d'objectivation de situations, d'interactions, de discours ou d'actions observées.

- 4 La question qui se pose – si nous abordons l'enquête sous l'angle des émotions – est de savoir quelle est la « juste émotion » à ressentir dans ce genre de situation. Si chaque situation sociale est imprégnée de règles des sentiments (*feeling rules*), que devrait éprouver le chercheur ou la chercheuse face à ses enquêté-e-s ? Si, pour Weber, c'était la neutralité axiologique qui permettait de garantir l'objectivité, Bourdieu parle de l'oubli de soi, d'une écoute totale de l'autre afin de parvenir à une situation où le sociologue « s'il était, comme on dit, à sa place, il serait et penserait sans doute comme lui » (Bourdieu, 1993, 924). Pour Durkheim (1995 [1895]), les émotions individuelles sont déterminées « du dehors » puisque l'individu sent l'obligation de partager avec le groupe les mêmes valeurs et de s'y conformer, alors que pour Devereux (1980) il faut rendre compte de ces émotions afin de ne pas les projeter sur les autres. Toutes ces approches semblent converger vers une commune conclusion : par des voies différentes, le chercheur et la chercheuse doivent *se défaire de leurs émotions*, les mettre à distance, y renoncer ou les oublier afin de garantir la scientificité de la démarche. Notre approche dans cette recherche est plus complexe.
- 5 Nous avons considéré que, dans le cadre de la relation d'entretien², trois dimensions sont en jeu simultanément : (1) les positions sociales (statut, race, sexe, classe) de l'enquêtrice et de l'enquêtée qui informent des rapports de pouvoir selon une approche matérialiste ; (2) l'attitude extérieure (les gestes, le langage, les manières de se tenir) selon une approche goffmanienne (Goffman, 1973) qui permet d'étudier les interactions entre enquêtrice et enquêtée et, finalement, (3) l'attitude intérieure, le travail profond sur ses propres émotions de la part de la chercheuse selon l'approche propre de Hochschild (1979) et de la sociologie des émotions.
- 6 Nous affirmons ici que l'implication des enquêtrices lors de l'entretien ne peut pas être neutre : la souffrance physique, la marginalisation et la discrimination subies par ces femmes suscitent des émotions telles que la rage ou la prosternation. La posture adoptée sur le terrain est donc celle d'un engagement moral vis-à-vis des enquêtées qui se trouvent dans une position inégalitaire face à l'enquêtrice. Malades, migrantes et souvent précaires, les femmes interviewées dans notre enquête sont par ailleurs conscientes de cette inégalité dans la dynamique de la recherche, vécue pendant le temps de l'entretien. Ce rapport inégalitaire peut être dépassé moralement à condition qu'il y ait un *partage*, un échange entre enquêtrice et enquêtée. La manière de « négocier », par les deux parties, la gestion et le déroulement de l'entretien, tout comme la restitution des sentiments à la fin de l'entretien se déroule dans la reconnaissance du droit d'expression d'autrui.
- 7 Dès le départ, nous nous sommes interrogées quant à nos stratégies méthodologiques afin d'élaborer un dispositif permettant de construire ce « pacte » de confiance avec notre population : pour quelle raison des femmes subsahariennes et séropositives accepteraient-elles de nous parler de leur intimité, de leurs secrets ? Si passer par les professionnel-le-s de santé avec lequel-le-s elles avaient déjà établi une relation de confiance permettait d'accéder à cette population difficile d'accès (Villani *et al.*, 2014), il s'agissait pour nous d'établir un certain équilibre dans cette relation asymétrique. Engager nos émotions nous a exposées et nous a obligées à adopter une posture sensible dans la production des données.

Femis Femmes migrantes d'origine subsaharienne et VIH.

Gestion d'un secret et rapport à la santé

La recherche Femis a été financée par le Fonds national suisse de la recherche scientifique. L'objectif principal de cette étude a été de comprendre comment les femmes migrantes d'origine subsaharienne et séropositives résidant en Suisse gèrent le secret sur le VIH/sida. À partir de là, l'impact des secrets et des confidences sur le rapport que les femmes concernées entretiennent avec leur santé (santé physique, mentale, sexuelle et reproductive, accès aux soins et soutiens) a été exploré.

Commencée en août 2012 et terminée en juillet 2014, l'étude a été réalisée par une équipe mixte de sociologues et sociolinguistes. De nature qualitative, elle s'est construite sur les témoignages de trente femmes francophones originaires d'Afrique subsaharienne résidant en Suisse romande, séropositives depuis au moins un an. Leurs témoignages ont été recueillis dans le cadre d'entretiens approfondis dont la durée variait entre deux et trois heures. Toutes les femmes qui ont participé à l'étude ont donné leur consentement par écrit, ce qui a permis l'enregistrement des entretiens et leur retranscription intégrale. L'équipe de recherche a procédé par campagnes successives de récolte des données et d'analyse d'entretiens.

Migrantes de première génération, les trente femmes interviewées étaient originaires de différents pays d'Afrique subsaharienne (Angola, Burkina Faso, Cameroun, Côte d'Ivoire, Guinée, Mozambique, RDC, Rwanda, Sénégal,

Togo, Zimbabwe). Âgées de 25 à 57 ans, elles avaient des niveaux de formation et des statuts familiaux, légaux et professionnels différents. La grande majorité d'entre elles ont été diagnostiquées séropositives après leur arrivée en Suisse, à un âge compris entre 18 et 53 ans. Les raisons de la migration sont variées : situation politique instable dans les pays d'origine, conflits interethniques et guerres, abus sexuels, pauvreté, souhait de formation, suivi et traitement médical, etc.

Comme le sujet d'enquête est très délicat et que la population est confrontée à des situations sociales de vulnérabilité, une vigilance accrue a été portée à la protection des données. Le projet bénéficie de l'Avis positif de la Commission cantonale (VD) d'éthique de la recherche sur l'être humain.

La place des émotions dans l'enquête

8 Si plusieurs travaux portent sur la problématisation des émotions en sociologie, elles ont surtout été questionnées sous l'angle de la gestion de la « bonne distance » entre enquêteur et enquêté. En 1995, Pierre Lantz et Monique Sélim ont publié un numéro thématique sur les « Passions de la recherche » dans la revue *L'Homme et la société*. Ils abordaient la place et le statut des émotions à la fois des enquêteurs ou enquêtrices et des enquêtés-e-s. Notre recherche relève d'une démarche ancrée, assumée et restituée plutôt que d'une posture « oblatrice » où la chercheuse se mettrait à la place de « l'Autre ». Dans cet article, nous proposons d'analyser nos propres émotions qui ont été mises au travail afin de dépasser, plus que résoudre, la question de la « bonne distance » dans la relation d'enquête. Si Bourdieu (1993) soulignait l'importance de maintenir la distance entre chercheur (ou chercheuse) et objet d'étude afin de garantir la « scientificité », d'autres comme Georges Devereux (1980) ont rappelé la nécessité d'explicitier, voire de rendre compte des émotions ressenties par le chercheur (ou la chercheuse) en action afin de se préserver d'une possible projection. Ces deux textes nous semblent centraux, notamment parce qu'ils confrontent deux postures antinomiques : d'une part celle de *l'oubli de soi* pour une ouverture totale vers l'Autre, d'autre part celle d'une *mise en avant des sentiments* de l'enquêteur et enquêtrice afin de préserver les données du terrain. Nous proposons une troisième voie, qui défend une *participation active* des émotions dans la production des résultats.

9 Dans ce même numéro, Patricia Paperman interrogeait le statut des émotions, non pas à partir de leurs formes d'expressions mais plutôt des contextes sociaux permettant leur reconnaissance, en posant d'emblée le constat que « les critères d'application des termes d'émotions sont publics » (Paperman, 1995, 7). Dès lors, les émotions suivent la grammaire sociale des règles et des sanctions, permettant ajustements et mise en conformité comme l'avait déjà montré Emile Durkheim, repris ensuite par la sociologie des émotions (Hochschild, 1979, 1983). Mais Patricia Paperman s'interroge : « Peut-on parler des émotions, de leurs facteurs et de leurs usages sociaux sans lien avec l'expérience qu'elles constituent en première personne ? » (1995, 10). En effet, notre démarche s'efforce sans cesse de questionner et de faire émerger ce que Paperman appelle « la voix intérieure », qui est celle de l'enquêtrice sur le terrain, mais aussi celle de l'enquêtée à qui un « espace » explicite est offert pour s'exprimer. Insatisfaites de la seule démarche goffmanienne et de l'exclusive analyse interactionniste, nous avons souhaité rendre « publique » cette partie moins visible, voire invisible, du travail intérieur d'ajustement de nos propres émotions aux « règles de la situation » (*Ibid.*, 12). Notre modèle vise à considérer sérieusement l'expérience émotionnelle des acteurs en action, à la fois des enquêtées et des enquêtrices. De ce fait, nous nous proposons de rendre compte de cette « activité permanente consistant pour l'acteur socialisé à contrôler l'écart entre ce qu'il ressent (“vraiment”) et ce qu'il devrait “normalement” ressentir au vu de la définition “officielle” de la situation » (*Ibid.*, 12). Si pour les enquêtrices, un travail d'écriture intime a été produit comme exercice méthodologique sur les émotions, pour les enquêtées, d'autres techniques ont été employées afin de gérer « l'effort émotionnel » fourni lors de l'entretien.

Appréhender les émotions

10 À l'instar du constat de Denzin (1984), notre recherche montre comment notre propre « émotionnalité », notre imagination et nos sentiments révélés nous ont permis non seulement d'établir une relation de confiance avec l'autre, mais également d'accéder aux émotions des enquêtées. Les émotions que nous avons éprouvées à ce moment précis, à partir du contexte spécifique de l'entretien et d'une thématique « sensible » (le secret, la séropositivité, la

sexualité), ne sont pas des émotions « universelles » ; elles sont en lien avec la culture, la subjectivité et le pouvoir des sujets (enquêteuses et enquêtées) (Harding et Pribram, 2009). Nous considérons que, si les émotions obéissent à des règles sociales auxquelles tout individu dans une même société est soumis et socialisé (bien que de manière différente selon les milieux et les classes sociales), leur *résonance* individuelle est singulière, propre au vécu, à l'histoire et au matériel émotionnel de chacun. Sans nier la dimension biopsychologique (Kemper, 1978, 1990 ; Plutchik, 1980 ; Ortony *et al.*, 1988) à la base des *effets des émotions*, tel que les signes kinésiques (repli sur soi lors de la tristesse, épaules vers l'avant et poitrine fermée lors de la honte ou de la peur), les expressions faciales (sourcils froncés en cas de contrariété ou colère, lèvres contrites lors d'une frustration ou répression de rage) ou les symptômes (menton qui tremble, rougeur du visage, transpiration, perte de la voix, taux, gorge sèche, etc.), nous considérons qu'une même émotion n'est pas ressentie de la même manière dans une même circonstance, mais varie selon la socialisation et la situation de l'observateur. Par exemple, un enfant qui tombe, se blesse sans gravité et pleure peut susciter de la compassion chez une personne extérieure (« ce pauvre enfant qui est tombé... »), de l'énervement chez le parent (« je lui avais dit de ne pas courir ») ou de l'hilarité chez un petit camarade (« il ne sait même pas sauter ! »). La position de la personne, dans une même situation sociale, a un impact sur le regard qu'on porte sur la scène tout comme sur l'émotion qu'elle provoque en nous. Toutefois, si cette analyse est propre à l'approche interactionniste, nous considérons que les personnes ne sont pas figées dans leur rôle (le passant, le parent, l'enfant...), mais que la même personne peut ressentir différents sentiments, parfois contrastants, dans différentes circonstances (Cayla, 1995). Par exemple un autre enfant assistant à la même scène, lui-même tombé le jour d'avant, voyant son camarade chuter *mobilise plus facilement le souvenir* de la douleur ressentie, se mettant ainsi à la place de l'enfant tombé. Cette *empathie ressentie* est possible à la fois par la posture de proximité, par le partage d'une douleur similaire, par le manque d'inhibition ou protection envers l'identification à l'Autre. Cette attitude émotionnelle demande donc non seulement des capacités spécifiques (se mettre dans cet état précis d'ouverture et d'accueil), mais également une expérience préalable de la même situation ou d'une situation similaire. De plus, nous revendiquons – ce qui pour nous est une prise de position politique – ne pas « se protéger » des émotions ressenties. Dans notre recherche, il est donc question d'accueillir ces émotions, les interroger voire, en troisième instance, les revendiquer.

- 11 Inspirées par la typologie élaborée par Julien Bernard, nous avons conçu les émotions selon quatre dimensions : *objets d'étude* en soi, *outils de travail*, *effet du travail* et *acteurs du travail* (Bernard, 2007, 63). À l'instar des émotions au travail chez les opérateurs des pompes funèbres (Bernard, 2008), nous aussi avons dû apprendre à composer avec les différentes situations et les rôles attribués. Or si cette « capacité » à agir sur ses propres émotions est requise par certaines fonctions et métiers, cela semble moins évident – et réglementé – pour les sociologues ou anthropologues sur le terrain d'enquête. Cette capacité implique que les enquêteurs et enquêteuses aient une connaissance fine de la palette des émotions pour pouvoir les distinguer, les reconnaître et finalement les analyser. Le travail effectué par les enquêteuses constitue une action « en profondeur » (*deep acting*) dans les activités d'écoute, de questionnement et d'ajustement à la situation à travers la gestion des émotions.

Quand elle parle, souvent des larmes coulent de ses yeux. Des larmes presque invisibles, qu'elle essuie vite et qui ne l'empêchent pas de parler. Elle s'exprime très bien en français. J'ai l'impression que dans la deuxième partie de l'entretien ses larmes n'ont pas arrêté de couler mais elles coulaient discrètement avec des intervalles.

Je l'ai accompagnée vers la sortie, mais elle a voulu rester un moment à la cuisine pour papoter avec d'autres gens. Je suis partie en étant sûre qu'elle était bien entourée. (Impressions personnelles, entretien avec Béatrice, 12.12.2012).

- 12 L'entretien avec Béatrice illustre l'implication de l'enquêtrice face aux signes matériels de l'émotion (les larmes qui coulent), la douleur de l'enquêtée ne pouvant pas la laisser indifférente ou désengagée. Bien qu'un dispositif de prise en charge psychologique ait été mis en place en collaboration avec les services hospitaliers impliqués, les enquêteuses avaient – et sentaient – la responsabilité (émotionnelle et morale) de s'assurer que leurs enquêtées s'étaient

rétablies après l'entretien. Les émotions ont été pour nous à la base même de la construction du cadre de l'échange. Sans cette base empathique de l'écoute, du regard et de tout le corps de l'enquêtrice qui ouvre des possibilités, l'entretien n'aurait pas produit les mêmes résultats. Il était donc central pour nous de définir notre « point de vue » et d'explicitier notre posture.

Encadrer les émotions : écriture intime et *impressions personnelles*

- 13 Lors des premiers entretiens nous sortions parfois frustrées, avec le sentiment coupable d'abandonner ces femmes à leur destin alors que nous retournions à nos vies tranquilles et ordonnées. Le *debriefing* hebdomadaire en équipe, bien qu'utile, s'est révélé rapidement insuffisant. Il fallait un instrument permettant d'extérioriser ces émotions instantanément, de les recueillir et de les conserver, avant de les analyser. Nous avons alors relevé ce défi méthodologique et nous nous sommes armées d'un outil de débriefing émotionnel post-entretien qui se concrétisait par un document prosaïquement appelé *impressions personnelles*. Il s'agissait de produire une page écrite « à chaud » immédiatement après l'entretien afin de poser nos impressions, nos regards d'enquêtrices, les difficultés rencontrées, mais aussi le plaisir tiré de ces différentes rencontres.
- 14 Le travail émotionnel, bien qu'invisible, est constamment présent et constitue une charge importante dans le déroulement de l'entretien. Les « impressions personnelles » sont devenues alors un véritable dispositif de prise en charge émotionnelle, permettant d'encadrer les émotions qui peuvent émerger à la fois du côté des enquêtées et des chercheuses. Si les interviewées peuvent ressentir de la douleur, de la tristesse ou de la honte en racontant leurs situations souvent compliquées, nous avons aussi été affectées (Favret-Saada, 1990), nous avons éprouvé de la désolation, de la peine, voire de la rage face à l'accumulation des injustices portées par l'interlocutrice. Initialement conçues comme un outil de « décompensation » suite à des rencontres parfois très éprouvantes, les impressions personnelles, ces notes prises à l'issue des entretiens, se sont avérées finalement remplir une autre fonction, donnant lieu à une production écrite de données que nous allions pouvoir analyser. À travers cette écriture intime (qui ne visait au départ aucun but scientifique), nous avons été capables de restituer le bagage émotionnel mobilisé pour faire face à ces situations particulières sans tomber dans un voyeurisme narcissique dénoncé par Pierre Bourdieu (2002). Si les émotions des enquêtées nous ont guidé vers les aspects douloureux des expériences personnelles, nos propres émotions ont servi d'*alertes* sur les points méthodologiquement difficiles : les questions liées à la sexualité, la séropositivité et le secret. Les émotions des unes et des autres se recoupaient alors à travers un travail de transmission et de mise en commun. L'embarras, la haine, la rancœur, l'envie refoulée ou parfois assumée de vengeance, l'anéantissement, toutes ces émotions imprégnaient le récit des enquêtées. La honte était présente de manière permanente et constituait le déguisement principal du secret. Ces émotions, exprimées de manière plus ou moins visibles, étaient néanmoins ressenties, perçues et enregistrées par les enquêtrices : ces *émotions provoquaient des effets* dans la communication. Attentives à nos propres émotions, puisque nous étions nous-mêmes touchées par les narrations, nous avons pris au sérieux ces signes (les tremblements, la perturbation, la préoccupation envers nos enquêtées...) et nous les avons parfois verbalisés : « c'est très dur ce que vous dites... », « ça me touche ... », « est-ce que ça va aller ? ». Cette préoccupation s'est parfois révélée nécessaire, comme dans le cas d'un entretien où une femme a menacé de se suicider. Sans domicile fixe, clandestine et sans travail régulier, elle affirmait qu'elle pensait souvent à mettre fin à ses jours et qu'elle avait failli se jeter d'un pont la veille de notre rencontre. Nous avons alors fait un signalement auprès du service hospitalier à la suite de cet entretien, puisque sa situation nous inquiétait sérieusement. Il n'était pas possible d'ignorer les émotions, présentes tout au long de l'entretien, et cette écoute active a permis de les contenir, bien que parfois de manière *froide* :

Avant l'entretien :

Ses yeux étaient grands mais neutres, complètement sans expression, son visage était figé, il n'exprimait rien, ni de la joie, ni de la tristesse. Cet entretien était très important pour moi, c'était comme une épreuve. Si je pouvais passer par là, je pourrais tout faire. Je savais que c'était un cas

compliqué, une histoire qui allait au-delà du possible, de l'humain, de l'imaginable mais qui avait quand même une belle fin, au moins pour l'instant, et je me suis préparée pour l'affronter.

Après l'entretien :

Le plus important pour moi : j'ai réussi à gérer mes émotions, à me protéger, à porter une sorte de bouclier pour ne pas me vider, m'effondrer au fond de moi. Le côté faible : quand j'ai traversé la porte, au fond de moi-même je me suis sentie lâche. Je me suis dit : « Je n'ai pas laissé sortir mes émotions, je n'ai pas laissé pénétrer ses émotions en moi. Et pourquoi ? Je dois faire mon travail ». Pourtant, j'avais l'impression que quelque chose m'avait échappé dans cet entretien, peut-être le lien invisible de confiance, de complicité qui peut parfois miraculeusement se créer... Mais son regard vraiment neutre, vide, m'a suivi même après l'entretien, en particulier le manque d'expression dans son visage. J'avais l'impression qu'elle était éternellement triste. (Impressions personnelles. Entretien avec Céline, 19.12.2012)

- 15 Yasmine Debarge a analysé un dispositif capable de « contenir » et de « gérer » les émotions de parents lors des visites aux enfants dans les cas de séparations conflictuelles (2013). Si cette étude n'a pas grand-chose en commun avec notre thème de recherche, ce qui semble intéressant ici est l'analyse sur les émotions et la réflexivité produite au sein de l'espace de rencontre, où l'accompagnement des parents peut se faire par des professionnel-le-s. Dans notre cas, le dispositif où se déployaient les émotions était l'entretien : la structure solide du guide d'entretien, les questions réfléchies *a priori* permettaient de revenir sans cesse sur une grille sécurisante où les émotions étaient exprimées sous différentes formes (sonores, verbales, kinésiques, faciales, symptomatiques...) Une question permettait parfois de mettre un point sur un sujet douloureux et de dépasser une impasse silencieuse ; une autre pouvait permettre de résumer ou nommer une situation jusqu'alors indiquée par des mots indéfinis (les nombreux « ça »). Enfin les émotions n'étaient pas fuies, nous allions à leur rencontre. Ce même dispositif de l'entretien permettait aussi de « situer » les « confessions » que les femmes nous livraient, puisqu'il s'agissait bien d'un secret. L'émotion devenait alors légitime : elle était livrée pour une « bonne cause », sous une forme appropriée. L'enquêtée savait aussi que l'enquêtrice était en capacité de contenir ses émotions, qu'elle ne se laisserait pas submerger, choquer, ou déstabiliser par les confidences reçues. La distance réciproque et l'intérêt mutuel (bien que complémentaire) ont ainsi permis des échanges riches et profitables pour toutes.

La « bonne distance » dans la relation d'enquête : questionner l'autre ou se questionner ?

- 16 La capacité réflexive des enquêtrices était sans cesse mobilisée puisque interroger notre ressenti nous permettait de questionner notre interprétation des situations observées et des déclarations des enquêtées. L'interprétation produite à la suite des témoignages s'est construite aussi dans une confrontation continue et un compte-rendu systématique de l'expérience vécue en termes émotionnels. Ainsi l'équipe a pu construire une *sensibilité intersubjective*, et l'adoption de positions communes et négociées nous a permis de dépasser le risque d'incohérences individuelles.
- 17 Entre ces deux pôles, d'ouverture vers l'extérieur et d'effort pour rester centré, il y a donc le *travail d'introspection* qui permet de relever ces *mouvements intérieurs* mais en relation et en communication avec l'extérieur. Ces mouvements prennent la forme des perturbations de sensations, de pensées, d'émotions, de retours en arrière, d'associations, de souvenirs qui ont lieu en même temps que l'interaction avec les interviewées. L'entretien approfondi, ce temps privilégié, se caractérise par le partage, l'exclusivité de la relation et l'intimité. Un échange spécifique a alors lieu, la relation entre enquêtrice et enquêtée ne ressemblant à aucune autre : nous avons établi ensemble une conversation unique. Ainsi, par exemple, les règles mêmes de la gestion de l'entretien ont été aménagées différemment en fonction des enquêtées. Le lieu ou l'ordre des thèmes varient, mais aussi notre manière de se tenir ou de s'adresser aux interviewées, par le tutoiement ou le vouvoiement. Par exemple, la première question était déterminante pour le déroulé de la narration et la succession des interrogations. Certaines femmes mettaient en avant la migration, d'autres un avortement ou la naissance d'un enfant, d'autres encore mentionnaient un viol ou la fin d'un rapport amoureux. Bref la première question, ouverte, portait non seulement l'accent sur tel ou tel aspect, mais déterminait aussi

l'attitude affective envers ce souvenir et le sens construit autour de la maladie. Habituees à être « interrogées » par les différents services de l'administration publique (permis de séjour, demande de soin, demande d'aide sociale) et à être dirigées dans les questions, les femmes interviewées avaient ici une marge plus grande dans la négociation de la relation d'enquête.

18 Odile montre comment les « règles » dans les relations se négocient sur place, entre les personnes en interaction. L'enquêtrice ici ne peut pas se défaire de sa propre personne, du corps et de sa propre histoire, de sa sensibilité. Ainsi, interpellée par son propre prénom, l'enquêtrice est déliée de son rôle pour devenir un être humain face aux émotions de la relation :

Je commence en lui expliquant les « règles » du jeu (consentement, anonymat, feuille d'information, etc.). Elle, sa tasse entre ses mains, m'écoute et me dit « on peut se tutoyer ». Je trouve brusque comme passage, mais je fais comme si en effet c'était la chose la plus normale au monde. Sa voix est toujours claire et quand elle me raconte son histoire, d'une intensité, d'un calme, d'une force, elle me regarde et dit « tu vois prénom de l'enquêtrice ? ». Je suis par moment déstabilisée, je suis femme, un être humain dénoué de mon rôle, pourtant ça ne m'arrive pas si facilement quand j'enfile mon armure de sociologue. Il y a un moment où j'hésite... dois-je lui répondre ? Puis-je pleurer ? Finalement je la regarde, en silence. Je perds la parole ! Du coup j'ai dû revenir au guide, le regarder, le relire aussi devant elle, car en l'écouter je me perdais dans son histoire, dans sa capacité de rendre en images ces moments graves. (Impressions personnelles, entretien avec Eliane, 16.01.2013)

19 Sous le coup de l'émotion, l'enquêtrice est démise de son « rôle », elle perd sa capacité à assurer la conduite de l'entretien. Ce n'est pourtant pas contre-productif, puisque cette démise renverse les positions, l'enquêtée dirigeant le récit et prenant conscience de sa capacité à impressionner. Ce renversement des rôles, accepté et joué par l'enquêtrice, permet de laisser entrevoir sa fragilité et sa sensibilité. Ainsi « se déshabiller », quitter sa carapace, son masque ou son rôle de chercheuse rendent possible une rencontre entre deux personnes qui se retrouvent sur le terrain commun, parfois brut, de l'expérience émotive.

20 Burkitt (2012) critique la conception cartésienne selon laquelle la peur, l'anxiété, la confiance peuvent influencer la réflexivité sans jamais en constituer la source. Dans cette conception, la réflexivité n'est pas relationnelle, elle est désincarnée et non émotionnelle ; elle découle de la seule connaissance, du savoir. À l'inverse, il semble bien que l'émotion soit la source même de toutes nos pensées car elle intègre les relations que nous avons avec notre monde (notre entourage, nos échanges, nos interactions sociales et nos enquêtées). La réflexivité ne vient pas *a posteriori*, mais demeure dans une réflexion sur soi qui commence par des dialogues que les individus entretiennent avec eux-mêmes. C'est vers cette nature dialogique, comme forme de « conversation interne », que la réflexivité peut être conçue comme la capacité des individus à se considérer en relation avec le contexte social (Archer, 2003).

21 Les émotions constituent nos vies internes et sont la source même de nos conversations intérieures (Archer, 2000). La dimension relationnelle existe dès lors que nos soucis, nos préoccupations ou nos intérêts sont discutés *entre nous et nous* : « Nous sommes émotionnellement engagés avec les autres dans nos interactions sociales et ces engagements émotionnels nourrissent régulièrement notre réflexivité au travers les dialogues internes que nous entretenons intimement entre nous et l'image et la voix des autres » (Burkitt, 2012, 463). L'entretien avec Nina illustre cette « conversation interne » que l'enquêtrice mène avec elle-même durant l'interview. Alors que Nina s'adresse à l'enquêtrice, cette dernière réfléchit simultanément à la manière dont l'enquêtée est en train de la percevoir. On voit ici que l'enquêtrice est prise dans un double mouvement, l'écoute de l'autre et de soi, se demandant ce qu'elle devrait ou pourrait faire pour changer ou orienter le regard de l'enquêtée.

Quand elle parle elle est animée d'émotions, c'est très vivant, sa voix est grave, cassée, fragile en général. Elle devient aussi agressive, elle claque les doigts, elle frappe les mains, par moment je prends presque peur ! Elle a un regard qui reste dur.

Dans ses mots et dans ses yeux, j'ai l'impression qu'elle me regarde comme si j'étais quelqu'un « qui ne peut pas comprendre » ce qu'elle dit, qui est trop privilégié ou qui n'a pas suffisamment souffert : « vous comprenez ? Tu comprends ? J'ai beaucoup souffert » elle ne cesse de répéter. Bref, c'est un entretien très dur, une histoire douloureuse, plus par sa manière de la raconter que par le contenu, qui ressemble au contraire à celui d'autres récits entendus. Je sens le poids, la lourdeur

de ses mots et une présence indéfinie de « ça » : elle refuse de dire le mot « séropositivité ». Je sors complètement exténuée. (Impressions personnelles. entretien avec Nina, 9.05.2013).

- 22 Cet exemple pourrait sembler contradictoire à première vue, puisqu'il illustre le fait que l'enquêtrice, nonobstant le fait d'avoir laissé une place à ses émotions et montré son ouverture aux expériences de l'enquêtée, ne parvient pas à parler ouvertement de sa séropositivité. Pour la signifier, Nina utilise sans cesse le mot « ça », qu'elle charge d'émotions. Ces dernières se manifestent à travers les mouvements de son corps, le ton de sa voix, l'ouverture des yeux et l'expressivité de son visage. Ces signes visibles du corps, des yeux, de la voix, viennent substituer les mots dans la narration : ce serait alors une erreur de ne pas les traiter et d'arrêter l'analyse à la simple expérience verbalisée. Nina n'assume pas sa séropositivité car elle n'accepte pas sa maladie. L'enquêtée est en train de transmettre une quantité d'informations précieuses quant à son rapport matériel à la maladie, la sexualité et la manière de gérer ce lourd secret. Bien que son discours reste par moment inachevée, la parole suspendue, Nina exprime sa position : elle est fâchée, habitée par la rage d'avoir subi ce qui pour elle est « une injustice » qui l'a séparée de la vie des personnes « saines », « normales », finalement « bien », la séropositivité étant – pour elle – une maladie de personnes déviantes. Par-là, elle révèle ses représentations du VIH/sida nourries dans le milieu de l'Église, qu'elle fréquente, et qui la rendent paradoxalement prisonnière de ses propres convictions.
- 23 Dans la relation il semble impossible d'être détachées, de garder la distance et la passivité. La relation est habitée par les espoirs, les souhaits, les attentes, la surprise, la reconnaissance, l'étonnement, toutes ces émotions qui orientent notre capacité (ou notre incapacité) à réagir, à relancer l'interviewée pour qu'elle puisse continuer son histoire. La sensation est une dimension qui nous oriente vers l'action, elle n'est pas séparée de la réflexion, mais en est la source même : « L'émotion influence la manière dont nous nous engageons et interagissons avec les autres et avec nous-mêmes et, dans ce sens, nous ne pouvons pas séparer l'émotion de la réflexivité » (Burkitt, 2012 : 459). Les émotions sont strictement liées à la réflexivité, mais aussi aux interactions, à notre manière de bouger et d'agir dans le monde et envers les autres et notre recherche montre largement sa mise en pratique. La manifestation de l'émotion – si elle est accueillie par le destinataire – permet à la personne de se sentir moins seule. Cette dynamique est antithétique de l'approche compassionnelle : nous n'éprouvons pas de la pitié pour nos interviewées, nous cherchions à *sentir avec elles*, ce qui a légitimé le *partage du secret*.

Enquêter sur le secret : le dévoilement de soi dans l'enquête

- 24 Comment mener une enquête sur le secret portant sur un aspect de la vie des individus qu'ils choisissent ou se doivent de taire ? Que faire des témoignages advenus dans le secret des entretiens ? Dans la phase de pré-enquête les médiateurs culturels que nous avons rencontrés soulignaient l'importance de respecter le silence de l'interviewée ou son refus de répondre directement à une question (Villani *et al.*, 2014). Selon eux, une réponse détournée ou « une réponse à côté » pouvait être le signe d'une forme de gêne, d'embarras ou de difficulté à se référer à une expérience douloureuse plus qu'un problème de langue ou d'incompréhension des concepts. Mais comment interpréter un silence ?
- 25 Le secret est par définition un « non-dit », une chose « tue », « cachée » (Zempleni, 1996) et révélée seulement selon une logique précise. Cette dernière se déploie selon des stratégies complexes qui concernent le choix – pour reprendre les termes de Zempleni (1996) des « dépositaires » du secret (les personnes à qui ont dit le secret) et des « destinataires » du secret (les personnes à qui on cache). Or ce mécanisme ingénieux – et nos résultats le montrent – ne relève pas de l'inconscient ni du terrain psychanalytique. Les secrets constituent une pratique sociale impliquant une « mise en action d'un raisonnement, latent ou explicite, ordinaire ou savant mais toujours en réponse à des situations d'interaction » (Giraud, 2005, 253). Pour les femmes interrogées, les secrets relèvent du conscient, ils ont « un corps », ils pèsent. Le secret est « un poids parfois dur à cacher », une allusion (consciente ou non) à la prise réelle de poids, voire à la lipodystrophie, effet secondaire des trithérapies que les

femmes s'évertuent à dissimuler. Le mécanisme du secret relève de stratégies organisées selon une logique rationnelle et réfléchie, attentive à dissimuler les détails qui pourraient trahir un indice ou un signe de leur séropositivité. Finalement il s'agit d'une véritable expérience « du placard » (Kosofsky, 2008) façonnant la totalité de la vie des individus. Dans le cas des femmes migrantes séropositives, « le placard » devient le pivot autour duquel se construit leur vie sociale. À chaque nouvelle rencontre, à chaque nouvelle situation, elles sont soumises au dilemme quant au *coming out* de leur statut sérologique. Le « placard » concrétise cette oppression : elles sont perpétuellement soumises à des formes d'exclusion potentielle et ne parviennent jamais à se convaincre totalement de la possibilité de l'oubli ou du silence.

Restituer la parole aux femmes : l'engagement dans la production de savoir

Enquêtrice : Et comment vous partez maintenant ?

Astrid : Je pars bien. C'est vrai que ça dépend de la personne qui est avec vous. Vous savez à chaque entretien ça dépend de la personne comme il est, soit vous êtes ouverte ou vous l'êtes pas. Mais c'est vrai que vous êtes très ouverte, vous avez posé des questions justes et puis vous étiez détendue donc il n'y a pas... ça m'a aussi détendue par la manière dont vous étiez simple et tout. (entretien avec Astrid, 9.09.2013)

26 Permettre aux femmes d'exprimer leurs sentiments vis-à-vis de tout ce dont on venait de parler facilite une reconnaissance du travail émotionnel effectué par les deux parties (enquêtrices et enquêtées). L'attitude corporelle, mentale et émotionnelle de l'enquêtrice, invisible mais présente, a été sans cesse performée. Cette « ouverture » permet à l'enquêtée de se confier, de parler de sa vie et de son intimité si longtemps cachée. En effet, l'échange, la confiance et, finalement, la révélation de ce qu'elles tiennent secret au quotidien, doit être ici considéré comme le résultat d'un travail actif sur la recherche d'une *condition émotionnelle favorable*. Il s'agit d'un effet recherché et attendu, qui demande un travail particulier au niveau émotionnel de la part des enquêtrices et une participation active des enquêtées. La prise en compte du « travail émotionnel » – et sa restitution – a une valence éthique et politique pour nous, puisque cette restitution nous engage non seulement comme chercheuses et productrices des savoirs, mais aussi comme personnes : « Nous, en tant que sujets connaissant, sommes censé-e-s être constamment conscient-e-s de notre responsabilité dans la fabrication des objets de savoir » (Prins, 1995, 356).

27 Concrètement, durant l'entretien mais aussi à sa suite, nous demandions aux femmes de s'exprimer quant au processus, en verbalisant leurs sentiments et leurs états émotifs après avoir révélé certains des aspects intimes de leur vie. À l'exception d'une femme, pour qui le fait de mentionner la maladie constituait en soi un moment douloureux, pour toutes les autres femmes interviewées parler avait un effet libérateur. Ce processus se déclinait en deux temps : parler apparaissait bénéfique pour soi et pour les autres. La parole serait associée aux effets bienfaisants d'une « thérapie psychologique ». Pour certaines femmes, comme l'exprime Eliane dans l'extrait ci-dessous, parler est un acte libérateur qui permet de « déballer », de « (se) dégager » et par ce fait « soulager ».

Eliane : Merci, j'étais ravie de parler avec toi et ça m'a fait du bien, parce que ça fait longtemps que je n'ai pas déballé comme ça mon cœur, et sorti tout ce qu'il y avait en moi. C'est comme si pour moi c'était une thérapie... revenir au passé pour reparler de tout ça [Rires]. Même des choses que je n'ai jamais dites ! Donc, à part... je m'étais confié une fois avec mes deux médecins, et puis une fois avec [nom de l'opératrice du centre Sida] donc, dans ma vie, dans mon parcours, il n'y a que ces trois personnes, hein ! Et puis aujourd'hui, après toutes ces années, retourner en arrière... tu ne m'as fait que du bien ! (entretien avec Eliane, 16.01.2013)

28 Il y a aussi une forme d'émancipation à travers la production d'un discours sur soi. Anne l'exprime de manière explicite en disant qu'il n'y aurait eu autrefois que de la place pour les larmes seules, la parole étant encore immature, inexistante, inexprimable tant la douleur était forte. Le travail d'élaboration de la douleur qui prend un certain temps, parfois des années, permet la construction d'un récit et par là une mise à distance de la maladie.

Enquêtrice : Comment tu te sens ? Est-ce que je t'ai fatiguée ?

Anne : Non, non, ça m'a fait du bien. Des fois, on a la sensation d'oublier ces trucs. Mais ça fait du bien de parler de tous ces trucs, bon ça fait très longtemps que je n'ai pas parlé. Mais d'un côté ça fait du bien de voir les choses aussi d'une autre façon. Il y a dix ans, si tu m'avais appelé parler de la maladie, j'allais m'asseoir et pleurer tout le long. Je n'allais pas pouvoir placer un mot. J'allais pleurer, pleurer, pleurer. Maintenant j'ai fait un grand chemin, un grand pas. (entretien avec Anne, 23.02.2013)

29 Dans ces témoignages, il émerge aussi l'idée que « certaines choses » ne peuvent pas être dites n'importe quand à n'importe qui. Le choix de l'interlocuteur ou interlocutrice relève ici d'une stratégie de sélection qui fait partie de la logique du secret (Mellini *et al.*, 2014). Les femmes soulignent cette dimension en expliquant qu'elles ne peuvent pas « dire ça à tout le monde », accentuant ainsi l'exclusivité de la révélation.

30 Le « bénéfique » de la parole se décline sous une deuxième forme. Les femmes font émerger une idée d'« engagement », de volonté d'« aider » d'autres femmes ou hommes dans leur situation. Un sentiment moral de solidarité se manifeste alors, ébauché certes, mais clairement exprimé : la « maladie » rassemble par force un groupe de personnes partageant la séropositivité. Delphine et Hélène, en fin d'entretien, dans le bref bilan qu'on leur demande de faire, soulignent cet aspect propre d'une volonté de témoigner, de sortir du silence et de l'isolement en produisant un discours. Cette motivation relève d'une volonté politique de production d'une parole unique et autochtone à propos d'un thème qui touche directement la personne impliquée et qui, en ce sens, se considère comme une « experte ».

Et comment vous vous sentez par rapport à tout ce qui a été discuté aujourd'hui ?

J : Ecoutez, je me dis toujours, si c'est pour la recherche, si ça peut aider les autres... c'est aussi la raison pour laquelle j'ai accepté ça. Si c'est pour la recherche, c'est pour trouver des solutions. Il y a toujours une raison ! Moi avec ma vie chrétienne, je ne vois pas que moi, je vois aussi d'autres personnes ce que ça pourrait apporter. Et si mon témoignage peut aider d'autres personnes... (entretien avec Delphine, 19.12.2012).

H : Bon, moi ce que je pourrais dire pour votre article, pour conclure, c'est dire aux malades séropositifs qu'il ne faut vraiment pas qu'ils s'enferment dans la maladie. Parce qu'ils sont prisonniers d'une maladie. Il ne faut pas qu'ils s'enferment eux-mêmes dans cette maladie. Dans cette prison, ils finissent par mourir enfermés. Cloués. Ce qu'ils doivent faire c'est vraiment sortir de cette prison-là. C'est-à-dire les encourager. Etre séropositif... C'est rejeter cette caricature que la société fait de nous, c'est rejeter tout tabou que la société fait de nous, mais c'est de s'accepter comme on est. À chacun son fardeau. Si le mien c'est le sida, d'autres en ont d'autres, c'est la stérilité, c'est la folie, c'est ceci. Il faut toujours se dire qu'il faut s'épanouir dans sa maladie. (entretien avec Hélène, 13.03.2013)

31 Hélène exprime cette envie de communiquer et de « dire aux malades séropositifs » qu'il faut lutter. Elle souhaite passer un message, les encourager à résister à toutes formes de discrimination auxquelles ils sont soumis, tirant ces conclusions à partir de son expérience personnelle. Delphine justifie ce même élan, cet engagement politique par son appartenance à un *credo* religieux, « ma vie chrétienne », même si la communauté religieuse, notamment l'Église, est désignée comme l'une des principales sphères où l'expérience de l'exclusion et de la stigmatisation est vécue (Mellini *et al.*, 2014). De manière générale les femmes se disent « investies ». Pour elles, parler est non seulement libérateur – dans leurs existences et dans leur rapport à la santé – mais permet aussi de s'affirmer et de se faire entendre, marquant la volonté à la fois d'appartenir à un groupe tout en s'en affranchissant.

Vers un point de vue situé, ému et engagé

32 Nous avons pris en compte la dimension corporelle de notre présence sur le terrain en analysant les relations d'enquête à travers le prisme des émotions. Sans être forcément indignées, nous sommes parties du postulat que ces femmes avaient subi plusieurs formes d'injustice envers lesquelles nous ressentions une nécessité morale d'adopter une *position de réparation*. Faire entendre leurs voix, les interroger sur leurs vécus, leurs impressions plutôt que représentations ont été pour nous une manière de restituer des « savoirs situés » (Haraway, 1988) pour reconnaître une valence scientifique aux enquêtées, devenues sujets producteurs – non seulement *de sens* comme l'affirme Bourdieu – mais aussi *de savoir*.

- 33 Leurs attitudes ont été analysées comme des stratégies individuelles et des dynamiques collectives propres à l'*agency* de ce groupe social discriminé (des femmes noires, étrangères, parfois avec un statut légal irrégulier et – par conséquent – sans droits politiques, sans emploi, sans droits sociaux, séropositives). L'accumulation de facteurs de fragilisation peut faire des femmes interrogées des victimes ou des actrices, selon l'analyse qu'on s'engage à produire. Dans notre enquête, il était important pour nous d'adopter une posture qui permet à la fois de reconnaître leur démarche à partir des efforts accomplis (par les stratégies de réussite) et de valoriser les ressources qu'elles mobilisent et maîtrisent (migration, construction d'un réseau, clientèle, recherche d'un partenaire).
- 34 Nous avons montré comment la mise au travail des émotions (mobilisation, compte-rendu, analyse) a inspiré la production des données collectées. La position des enquêtrices a parfois basculé dans des prises de position « engagées », voire morales, où nous nous sommes retrouvées à défendre un point de vue ou à conseiller ou orienter l'enquêtée. Cette implication sur le terrain appelle la chercheuse à « sortir » de son rôle habituel. Face à la narration d'une injustice subie (violence, abus, exploitation, racisme) évidente et reconnue par une enquêtrice à l'écoute, la distance venait s'effriter. Au même titre que toutes les autres, les relations sociales d'enquête supposent certes des enjeux identitaires et statutaires, mais l'entretien approfondi est un type spécifique d'interaction qui implique un rapprochement physique et émotionnel, agissant dans un cadre exclusif et intime. La dimension du secret, et parfois de l'exclusivité de l'information dont la chercheuse devient « dépositaire » (Zempleni, 1996), charge cette relation émotionnellement et symboliquement et l'investit d'une responsabilité morale avec laquelle nous avons sans cesse cherché à composer.

Bibliographie

- ARCHER Margaret, *Being Human: the Problem of Agency*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- ARCHER Margaret, *Structure, Agency and the Internal Conversation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- BERNARD Julien, « La gestion des émotions aux pompes funèbres, une compétence reconnue ? », *Formation emploi*, 99, juillet-septembre 2007.
- BERNARD Julien, « Bonne distance et empathie dans le travail émotionnel des pompes funèbres », *Journal des anthropologues*, 114-115, 2008.
- BOURDIEU Pierre, « Comprendre » in BOURDIEU Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, pp. 903-925.
- BOURDIEU Pierre, « L'objectivation participante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 150, 2002, pp. 43-58.
- BURKITT, Ian, « Emotional Reflexivity : Feeling, Emotion and Imagination in Reflexive Dialogues », *Sociology*, 46, 2012, pp. 458-472.
- CAYLA Fabien, « La nature des contenus émotionnels » in PAPERMAN Patricia et OGIEN Ruwen (dir.), *La couleur des pensées*, Paris, EHESS, 1995, pp. 83-97.
- DEBARGE Yasmine, « Contenir et gérer les émotions : le dispositif "espace de rencontre" », *Recherches familiales*, 10, 1, 2013, pp. 7-15.
- DENZIN Norman, *On Understanding Emotion*, New Jersey, Transaction Publishers, 2007 [1984].
- DEVEREUX Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.
- DURKHEIM Émile, *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, P.U.F., 1995 (1895).
- FAVRET-SAADA Jeanne, « Être affecté », *Gradhiva*, 8, 1990, pp. 3-9.
- GIRAUD Claude, *Du secret : contribution à une sociologie de l'autorité et de l'engagement*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- GOFFMAN Erving, *Les Relations en public, t. 2. La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973.

- HARAWAY Donna, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14, 3, 1988, pp. 575-599.
- HARDING Jennifer, PRIBAM E. Deidre, *Emotions: a cultural studies reader*, New York, Routledge, 2009.
- HOCHSCHILD Arlie Russell, « Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure », *American Journal of Sociology*, 85, 3, 1979, pp. 551-575.
- HOCHSCHILD Arlie Russell, *The Managed Heart: The Commercialization of Human Feeling*, Berkeley, The University of California Press, 1983.
- KEMPER Theodore D., *A social Interaction Theory of Emotions*, New York, John Wiley and Sons, 1978.
- KEMPER Theodore D., « Social Relations and Emotions: A Structural Approach » in KEMPER Theodore D., *Research Agendas in the Sociology of Emotions*, Albany, State University of New York Press, 1990, pp. 207-237.
- KOSOFKY Sedgwick Eve, *Epistémologie du placard*, Paris, Editions Amsterdam, 2008 (1991).
- LANTZ Pierre, SELIM Monique, « Émotions de recherche », *L'Homme et la société*, 116, 1995, pp. 3-5.
- LIVET Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, PUF, 2002.
- MELLINI Laura, GODENZA A, DE PUY J., *Le VIH/sida ne se dit pas. Analyse des formes de secret autour du VIH/sida*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- POGLIA MILETI Francesca, MELLINI Laura, VILLANI Michela, SULSTAROVA Brikela, SINGY Pascal, « Liens sociaux, secrets et confidences : le cas des femmes migrantes d'Afrique subsaharienne et séropositives », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 45, 2, 2014.
- ORTONY Anthony, CLORE Gerard, COLLINS Allen, *The Cognitive Structure of Emotions*, New York, Cambridge University Press, 1988.
- PAPERMAN Patricia, « La question des émotions : du physique au social », *L'Homme et la société*, 116, 1995, pp. 7-17.
- PLUTCHIK Robert, *Emotion: A Psychoevolutionary Synthesis*, New York, Harper and Row, 1980.
- PRINS Baukje, « The Ethics of Hybrid Subject: Feminist Constructivism According to Donna Haraway », *Science, Technology & Human Values*, 20, 3, 1995, pp. 352-367.
- VILLANI Michela, POGLIA MILETI Francesca, MELLINI Laura, SULSTAROVA Brikela, SINGY Pascal, « L'engagement (scientifique) sensible : stratégies d'enquête sur les thèmes de la sexualité, la séropositivité et le secret », *sous presse*.
- ZEMPLENI Andras, « Savoir taire. Du secret à l'intrusion ethnologique dans la vie des autres », *Gradhiva*, 20, 1996, pp. 23-43.

Notes

1 Les entretiens ont été retranscrits tels quels. Des minimales modifications au niveau de la syntaxe ou de la grammaire ont été apportées afin de rendre les extraits plus lisibles.

2 Dès maintenant, dans le texte, nous utiliserons le féminin universel pour toutes les fois qu'on se réfère à notre recherche, étant l'équipe formée par quatre femmes et un homme. Par ailleurs, si les termes *d'investigatrice et enquêtrice* sont utilisés comme synonymes, car ils indiquent le travail d'enquête proprement dit (terrain, collecte de données) ; le terme de *chercheuse* se réfère à la dimension plus générale de la recherche, dont l'enquête n'est qu'une étape.

3 De manière similaire Livet (2002) le conçoit lorsqu'il parle de « résonance affective » en mettant en lien le contexte, la cause et les orientations affectives.

Pour citer cet article

Référence électronique

Michela Villani, Francesca Pogliani Mileti, Laura Mellini, Brikela Sulstarova et Pascal Singy, « Les émotions au travail (scientifique) : enjeux éthiques et stratégies méthodologiques d'une enquête en terrain intime », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 12 | Automne 2014, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 04 février 2015. URL : <http://gss.revues.org/3333> ; DOI : 10.4000/gss.3333

À propos des auteurs

Michela Villani

Chargée de recherche
Département des Sciences sociales
Université de Fribourg

Francesca Pogia Mileti

Professeure associée
Département des Sciences sociales
Université de Fribourg

Laura Mellini

Chargée de recherche
Département des Sciences sociales
Université de Fribourg

Brikela Sulstarova

Doctorante
Département des Sciences sociales
Université de Fribourg

Pascal Singy

Professeur
Faculté de Biologie et de Médecine
UNIL

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

À partir d'une recherche qualitative, cet article illustre l'élaboration d'un dispositif méthodologique qui met au travail de manière active les émotions. L'enquête menée sur un terrain intime, puisqu'il traite de la sexualité et de la séropositivité, vise à comprendre comment les femmes migrantes d'origine subsaharienne et séropositives résidant en Suisse gèrent le secret sur le VIH/sida. Par l'accumulation des formes de fragilisation, la population étudiée est particulièrement précaire, ce qui soulève plusieurs questions éthiques. Ce texte en explore certaines, telles que l'implication émotionnelle de la chercheuse et l'impact de la recherche sur la vie des enquêtées. Poursuivant une réflexion sur la mobilisation des émotions dans le processus de la recherche, la question épistémologique est également traitée : les sujets connaissant sont-ils des sujets émotionnels et vice-versa ? Finalement les émotions mobilisées par les enquêtrices et les enquêtées constituent la matière première sur la base de laquelle est produite une proposition de méthodologie située, émue et engagée.

Emotions at (scientific) work : ethical challenges and methodological strategies to investigate an intimate field

Based on a qualitative approach, the article proposes to illustrate the different stages of the elaboration of a methodological package, focusing on emotions that are actively put at work. The investigation was conducted on an intimate field, as it deals with themes such as sexuality and HIV. The principal aim of the study is to understand how immigrant women of sub-Saharan origin living in Switzerland manage the secret of their HIV / AIDS positive status. Facing multiple vulnerabilities, the studied population is particularly precarious. This raises several ethical questions that are explored in the text. In particular, the emotional implications for the investigators and the impact of the research on the interviewee's life are questioned. Reflecting on the mobilization of emotions in the process of research, one epistemological question emerges: could knowing subjects be emotional subjects and vice versa? Finally, the emotions mobilized both by the investigators and the interviewees constitute the raw material on which a situated, felt and committed methodology takes place.

Entrées d'index

Mots-clés : méthodologie, éthique, VIH, intimité, émotions

Keywords : intimate field methodology, ethics, HIV, intimacy, emotions